

Interview: Pascal Vernus*

Pascal Vernus is a unique and singular personality. As Director d'Études (Égyptien) at the École Pratique des Hautes Études (Paris IV) since 1976, he devoted his life to teaching and research in Egyptology. If his training as linguist and philologist led him to embrace especially studies on language, writing and literature, it did not stop him, though, to intervene in subjects such as religion, political history and even archaeology. His *curriculum* counts with more than 400 publications, among books, book chapters, articles in proceedings of congresses and journals.

He lectured in courses and conferences in universities, museums and scientific institutions from all over the world. For example, at the Universities of Aïn-Shams (Cairo), Yale, Liège, Genève, Köln, Johns Hopkins (Baltimore), Philadelphia, Lisbon (Universidade Nova) and Barcelona (Universidad Autonoma); at the Fondation Égyptologique Reine Elizabeth and the Institut des Hautes Études de Belgique (both in Brussels); the Museo Arqueológico Nacional de Madrid, the Egyptological Seminar (New York) the Académie de France in Rome and, finally, the Università degli Studi in Milan...

He also occupied several charges, such as member of the Conseil National de la Recherche (section 32) since 1995; scientific member of the Institut Français d'Archéologie Orientale (Cairo), from 1973 to 1976; member of the scientific and administration councils of the Institut Français d'Archéologie Orientale (1989-1995) and of the École Pratique des Hautes Études (1990-1998). Moreover, he was responsible of the formation of the DEA "Grammaire comparée" (since 1991);

* This interview was conducted by Maria Helena Trindade Lopes (HTL).

of the équipe d'accueil "Langues et littératures de l'Égypte ancienne" (EPHE IV^e section); member of the Comité de paléographie hébraïque and of the Comité de la Société Française d'Égyptologie.

Moreover, he is part of the Editorial Committee of the *Revue d'Égyptologie* and of *Lingua Aegyptia*; Director of the section "Textes égyptiens" of the collection *Littératures anciennes du Proche-Orient*; member of the Editorial Committee of Athlone Publications in Egyptology and Ancient Near East; in charge of the "Égypte pharaonique" section of the *Dictionnaire Universel des dieux et des déesses* (Seuil).

He was president of the Société de linguistique de Paris in 1995 and vice-president of the organization committee of the XVI^e Congrès International des linguistes (Paris, July 1997). To his distinction with the Maspero Award, conceded by the Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres (1982) we must add that he is Chevalier (July 1993), and Officer (July 1998) of the "l'Ordre des Palmes Académiques".

Pascal Vernus – as Egyptologist, professor and friend – is unique and absolutely unusual. Gifted with rare and extraordinary geniality, erudition and humor, Pascal Vernus went through life and the world carrying that wisdom which is a prerogative of the great masters who conquer time and distance by staying in people's hearts through eternity...

Pascal Vernus is not a name. It is, as Yourcenar would say, *the name...* and I always identify him behind his words... the expressivity of his face and smile, the different tones of his voice, as well as his silences, had accompanied me for over 25 years. I will always be grateful to life – and to the Muses – for putting in my path this major name in Egyptology of the 20th and 21st centuries.

See you soon, my dear Professor!



HTL : Comment a commencé votre intérêt pour l' Égypte pharaonique?

PV : Mon intérêt est dû à un traumatisme scolaire. Un professeur un jour présenta à ses jeunes lycéens la civilisation égyptienne et l'écriture hiéroglyphique. Que ces images que sont les hiéroglyphes puissent véhiculer les énoncés d'une langue me posait problème. Je levai la main et demandai : « Comment ça se prononce ? ». Le professeur me rétorqua avec le ton condescendant de celui qui sait face à un ignorant : « Mais ça ne se prononce pas ! », en invitant, par une mimique, mes camarades à rire de ma si manifeste naïveté.

Cette cuisante humiliation m'avait d'autant plus marqué que je ne parvenais pas à comprendre comment une langue ne pouvait pas avoir de support phonétique. Quelques temps après – j'avais treize ans alors – je décidai d'en avoir le coeur net. Je réussis à découvrir dans l'annuaire téléphonique l'adresse d'une librairie orientaliste, où

j'achetais alors tout son fonds égyptologique. Il était fort maigre, car l'égyptologie en ces années n'était nullement médiatisée. Touché par ma passion, il me signala à J. J. Clère, Professeur à l'École Pratique des Hautes Études, lequel m'invita à suivre son enseignement. Jeune écolier, je quittais donc chaque vendredi à 16 heures le Lycée Condorcet sur la rive droite, m'engouffrais dans le métro, et arrivais essoufflé dans la vénérable Sorbonne. Dix-sept ans après, j'étais nommé Professeur pour succéder à J. J. Clère !

HTL : Quelle histoire incroyable! Et comment a été cette expérience d'être un élève du lycée et dans le même temps, être suivant un cours – difficile – à la Sorbonne? Que ressentez-vous? Vous pouvait concilier les études au lycée et le cours à l'université ? Et votre famille, comment elle trouve cette double activité?

PV : Avoir si jeune une vocation d'égyptologue n'était pas sans difficulté à mon époque. L'égyptologie restait alors confidentielle, loin de jouir de l'extrême popularité qui est la sienne actuellement. Le professeur Jacques Jean Clère qui m'avait reçu à son cours à l'École Pratique des Hautes Études fut lui-même critiqué pour avoir accepté un lycéen dans les murs austères de la Sorbonne ! Mes parents étaient inquiets, mon père, ancien élève de l'École Centrale, et qui exerçait la profession de directeur financier, n'avait guère d'intérêt pour l'archéologie. Malgré tout, je persistai dans ma vocation. Je menai de pair des études littéraires, jusqu'à l'Agrégation de Lettres Classiques, et mon perfectionnement en égyptologie. Je dois dire que j'avais reçu l'appui du Professeur Jean Yoyotte. Lui qui allait devenir des dizaines d'années plus tard mon co-auteur pour le *Dictionnaire des pharaons* et fut d'abord mon professeur particulier; Il corrigeait mes exercices de l'*Egyptian Grammar* de A. H. Gardiner. Par ailleurs, je suivais ses cours de religion à l'École Pratique, ainsi que ceux de Georges Posener, qui, lui aussi, m'avait pris en amitié.

Grâce à ces deux patronages, je soutins un doctorat de III^e cycle consacré à la ville d'Athribis. Je fus nommé à 23 ans d'assistant d'histoire de l'Égypte ancienne à la Sorbonne. Ayant accompli mon service militaire comme Professeur à l'Université d'Ain Chams, je restais encore trois ans en Égypte comme pensionnaire de l'Institut Français d'Archéologie du Caire.

C'est alors qu'on me proposa de prendre à l'École Pratique des Hautes Études la succession de Jacques Jean Clère, celui qui m'avait jadis accueilli jeune lycéen. J'acceptai, bien sûr, et devins à trente ans l'un des plus jeunes professeurs de l'Université française.

HTL : C'est une histoire vraiment inhabituel, mais cela ne me surprend pas, puisque vous êtes aussi un personnage hors du commun. Dans votre récit vous avez cité un ensemble de noms mythiques du passé. Comment étaient ces enseignants ? Jean Jacques Clère et Georges Posener ? De Yoyotte nous parlerons plus tard ...

PV : Jacques-Jean Clère, qui m'avait ouvert ses conférences, alors que j'étais jeune lycéen, était un modèle de précision perfectionniste. Il mettait autant de soins maniaques dans l'étude des inscriptions hiéroglyphiques que dans le bricolage, qui était sa seconde passion. Il s'y adonnait si intensément que sa production proprement égyptologique s'en trouvait affectée. De Alan Gardiner – l'illustre maître de l'égyptologie – à qui il montrait avec fierté des rayonnages qu'il venait de fabriquer, il reçut le conseil suivant : « Professor Clère, make less shelves for your books, and more books for your shelves! »

Georges Posener, quant à lui, vivait dans l'égyptologie et pour l'égyptologie. Animée par une déontologie impérieuse, hantée par une très haute idée de la profession, il avait établi un système de valeurs à travers lequel se repérer dans la profusion quelque peu inégale d'une discipline en plein essor. Il eut l'aménité de me l'expliquer en m'invitant régulièrement à prendre un "petit noir" sur le zinc des bistrotts du quartier. Lui qui était alors Professeur au Collège de France, membre

de l'Institut, et unanimement reconnu comme une autorité mondiale ne craignait pas de s'entretenir à bâtons rompus, en toute simplicité, avec le petit assistant que j'étais.

S'il m'avait jugé digne de son amitié, malgré la différence d'âge et de statut, c'est qu'il avait remarqué que j'étais le seul de ses auditeurs à bien connaître la grammaire de l'égyptien. Il tenait en effet pour fondamental de parfaitement maîtriser les textes. « Philologie, tâche prioritaire » proclamait-il. Cet impératif, il l'imposa à toute une génération.

HTL : Vous avez mentionné ci-dessus que vous aviez accompli le service militaire en tant que professeur à l'Université de Aïn Chams. Expliquez-nous comment cela était possible ... Et parlez-nous de ces années en Egypte, en tant que professeur et en tant que pensionnaire de l'IFAO ...

PV : A cette époque, en France, le service militaire était obligatoire. Pas moyen d'y échapper. Vraiment pas moyen du tout ? Si, il y avait une possibilité pour ceux qui avaient fait de longues études et obtenu des diplômes. Ils pouvaient remplacer le service dans l'armée par le service en tant que professeur dans les pays qui avaient un accord de coopération culturelle avec la France. Bien entendu, je saisis cette possibilité, car je ne me voyais guère porter l'uniforme et obéir aux ordres stupides d'un adjudant dont la voix « sentait l'ail et le mauvais alcool », comme avait chanté Jacques Brel. J'étais un des rares agrégés de lettre ayant choisi la coopération. Par égard pour cette qualification, on me nomma Professeur de lettres au Lycée Français de La Marsa, en Tunisie, car c'était le poste le plus convoité des coopérants, parce que le plus prestigieux, et surtout le plus proche de la France.

Mais pour moi, l'affectation était catastrophique, car elle me condamnait à rompre pratiquement tout contact avec l'égyptologie pendant deux ans. Aussi je me rendis au ministère, obtint un rendez-vous où je déclarai refuser l'affectation en Tunisie et postuler un poste en Égypte. Le Directeur de la coopération qui recevait ma demande

demeura un moment abasourdi. Quoi ? Ce jeune homme dédaignait un poste auquel tous les coopérants rêvaient d'être affecté ! Et, le comble c'est qu'il souhaitait remplir ses obligations en Égypte, ce pays lointain voué au Colonel Nasser et aux soviétiques avec lesquels il avait noué une très étroite alliance; ce pays qui subissait une militarisation écrasante pour préparer sa revanche contre Israël.

Le Directeur m'avoua que « les bras lui en tombaient » (expression idiomatique). Mais c'était un brave homme; il décida d'accéder à ma demande jugeant qu'ainsi il ferait deux heureux: celui qui prendrait ma place au Lycée de La Marsa, et moi, l'hurluberlu illuminé qui renonçait au confort de la Tunisie pour la précarité de la vie Cairote. C'est ainsi que je fus nommé pour deux ans Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université d'Ain Chams.

HTL : Incroyable. Avec vous, rien n'est prévu, jamais ... Et comment était la vie au Caire à l'époque ? Et comment était la réalité dans l'IFAO cette période ?

PV : Quand je pris mes fonctions à l'Université d'Ayn Chams au Caire, l'Égypte ne m'était pas inconnue. En 1967, j'étais déjà venu pour participer aux fouilles de Tanis, sous la direction de Jean Yoyotte. J'avais pu en profiter pour une rapide visite du pays. Mais en 1971, la situation avait changé. Nasser venait de mourir. L'Égypte avait resserré son alliance avec l'Union soviétique. Mais surtout, elle préparait la guerre contre Israël. Tous les éclairages, toutes les vitres des fenêtres étaient peintes en bleu pour masquer la lumière aux avions ennemis, et dès le soleil couché, le Caire était plongé dans la pénombre. Devant chaque porte, un mur anti-bombe avait été dressé. Au Musée, les objets exposés étaient entourés de sacs de sable. Beaucoup avaient crevé, laissant leur contenu se déverser sur la statue, la stèle où le sarcophage qu'ils étaient censés protéger des explosions, et dont seule la partie supérieure émergeait désormais.

La paranoïa régnait : les téléphones des étrangers étaient sur écoute, leur courrier ouvert par la censure. Partout l'espionnage ;

il valait mieux se tenir à l'écart des endroits jugés stratégiques sous peine d'être immédiatement traîné au poste de police et perdre quatre à cinq heures pour se laver du soupçon d'espionnage.

Nous étions étaient confinés dans quatre villes, Alexandrie, Le Caire, Louqsor et Assouan, et nous ne pouvions nous rendre des unes aux autres que par le train. Il m'était donc impossible de visiter l'Égypte. Imaginez la contrariété pour une jeune égyptologue, impatient de découvrir le pays dont il étudiait avec passion le passé glorieux.

Bien entendu, dès que le carcan des interdictions se relâchait tant soit peu, je tentais immédiatement d'en profiter. Cela me fut tour à tour bénéfique et malencontreux.

Bénéfique, lorsque j'accompagnais une courte mission au Couvent Blanc de Sohag. A vrai dire, je n'étais pas spécialiste de l'époque copte, mais, c'était une bonne occasion de voir un peu de la Haute Égypte. Bien m'en prit ; en me promenant autour du Couvent Blanc, je découvris quelques blocs épars qui n'avaient jamais été répertoriés. Certains d'entre eux provenaient d'un monument du Grand-Prêtre d'Amon Ioupout I ; ils comportaient des bribes, mal comprises du célèbre guide de l'Au-delà, appelé Amdouat et provenaient sans doute d'un cénotaphe dressé à Abydos, puis démantelé par Amasis afin d'être réutilisé dans un monument érigé près de Sohag. Quoi qu'il en soit, c'était pour moi un survey fécond, qui donna matière à un article.

Malencontreuse, hélas, ma seconde excursion en territoire à cette époque interdit. Le Directeur de l'IFAO, l'admirable Serge Sauneron, était parvenu à ouvrir un petit chantier sur le site prédynastique d'Adaima, à côté d'Esna. Les autorités égyptiennes avaient fait savoir qu'il m'était possible de le rejoindre par le train. Quittant la gare d'Esna, je me rendis au poste de police pour me présenter, et attendre le chauffeur de Serge Sauneron qui devait me conduire sur le site. Mais ce malheureux chauffeur s'était perdu dans le désert, et j'attendis de longues heures sa venue. Lassé de cette attente, je décidai d'aller faire un tour à Esna. Les gens me devisageaient d'un air soupçonneux. Voici que je traversais un pont, un de ces endroits jugés stratégiques que j'ai

évoqués ci-dessus, quand un imbécile me montra du doigt en criant « Un Israélien, un Israélien! » Aussitôt, en l'espace d'un instant, je me vis entouré d'une foule hostile bien décidée à me lyncher sur place.

Par bonheur, je connaissais le nom du commissaire de police à qui je m'étais présenté. C'était une autorité reconnue dans la ville, une sorte de parrain local. Avec l'énergie du désespoir, je hurlai ce nom. Il eut pour effet de calmer la populace, qui préféra suspendre mon exécution pour tirer l'affaire au commissariat où elle m'accompagna sans violence. Il s'en était fallu de bien peu que ma carrière d'égyptologue se terminât à Esna. Après tout, l'égyptologie s'en fût sans doute bien portée.

Vient la guerre du Yom Kippour. On conseilla aux pensionnaires de l'IFAO de se rendre à Louqsor pour éviter d'être rapatriés en France, car, paradoxalement ils ne souhaitaient guère le rapatriement, craignant de ne plus pouvoir revenir. La suite montra que nous avions pris la bonne décision. La guerre fut très brève, et, il faut le reconnaître, bien gérée par les USA qui surent en tirer parti pour pacifier les relations entre l'Égypte et Israël. L'Égypte estima avoir par cette guerre lavé son honneur, bafoué dans les conflits précédents. Désormais délivrée du poids écrasant des préparatifs guerriers suscités par le désir de revanche, elle pouvait envisager une politique d'ouverture "l'infatih". Pour nous, égyptologues, cela signifiait que nous allions pouvoir enfin circuler plus ou moins librement, et ouvrir des chantiers ailleurs qu'à Karnak ou Deir el-Médina, les seuls où j'avais pu travailler jusqu'alors. De fait, Serge Sauneron parvint à obtenir une concession archéologique dans l'Oasis de Kharga, sur le site de Doush, où j'eus tôt fait de me rendre. Il m'avait fallu attendre ma troisième année de pensionnaire, ma cinquième en Égypte pour enfin participer à des fouilles sur un site jusqu'alors inexploré. Inexploré par les archéologues, car, bien entendu, les pilleurs ne l'avaient pas négligé ! L'essentiel du secteur était occupé par des vestiges gréco-romains, plutôt que proprement pharaoniques. Néanmoins, j'y travaillais avec passion « Faute de grive on mange des merles » dit un proverbe français. Et puis la passion

pour l'archéologie est la même, quel que soit l'intérêt du site où elle s'exerce. « La sauce fait passer le merlan » : encore un autre proverbe.

Par ailleurs, mon activité à Karnak s'était révélée fructueuse. Nommé épigraphiste de la mission de Karnak-nord, je participai aux fouilles de Jacquet. Profitant de mon séjour, j'étudiai des blocs dans la cour du péristyle nord du VI^e pylône du grand temple. Je parvins à les identifier, et à reconstituer ainsi une grande inscription de Taharqa que je publiai en 1975.

Hasard amusant du destin : Trente-six ans plus tard, venu à l'Université de Séoul pour participer à un colloque, je rencontrai une étudiante coréenne en égyptologie. Elle me dit faire sa thèse sur la XXV^e dynastie ; elle tomba des nues quand elle comprit que j'étais le Pascal Vernus sur l'article duquel elle avait sué sang et eau au cours de ses recherches ...

HTL : Incroyable ... A son retour d'Égypte, vous avez commencé à enseigner à l'École Pratique des Hautes Études à Paris. Vous étiez probablement le plus jeune professeur de la prestigieuse institution. Dites-moi, comment était-il ?

PV : Alors que j'étais membre scientifique de l'IFAO, Georges Posener put enfin revenir en Égypte, après que sa présence eut été très longtemps impossible pour de tristes motifs politiques sur lesquels je préfère ne pas m'étendre. Quand j'étais en France, j'avais longtemps assisté à ses cours à l'EPHE et au Collège de France. Il avait bien voulu me témoigner alors une particulière bienveillance, parce qu'il appréciait, entre autres, mon intérêt pour la philologie et la linguistique, intérêt peu répandu alors chez les autres étudiants. Son long séjour à l'IFAO fut l'occasion de resserrer nos liens.

Nous nous croisions dans la pénombre des longs corridors du Palais Mounira. Les hauts plafonds de ce vénérable édifice lui avaient conféré une acoustique un peu solennellement désuète ; elle prolongeait d'une étrange amplitude la résonance de nos pas, à travers laquelle le craquement des antiques parquets de bois jouait une

manière de contrepoint. Le soir, nous nous retrouvions les deux seuls usagers de la bibliothèque. Georges Posener, aussi élevé que fût son statut, aussi profonde que fût sa science, aussi étendue que fût sa renommée, prenait la peine de s'enquérir de mes recherches, et savait alterner avec discernement conseils, encouragements et critiques. Un jour, avec un air très mystérieux, il me donna rendez-vous dans son bureau pour boire le thé. A peine avait-il reposé sa tasse qu'il m'interpella en ces termes : « Préférez-vous prendre la succession de Jacques-Jean Clère l'année prochaine à l'EPHE, ou rester encore deux années de plus au Caire pour me succéder dans ma Direction d'études ? »

Avec un humour raffiné, il s'était amusé à me poser abruptement la question avec le même détachement affecté que s'il m'eût demandé ma préférence entre le café mazbout (moyennement sucré) et le café zyada (très sucré). Quant à moi, je demeurai interloqué. Je n'avais jamais imaginé une telle perspective. Tout au plus, j'envisageais de postuler, à mon retour d'Égypte, une maîtrise de conférence ou une charge de recherches au CNRS. Georges Posener se délectait gentiment de ma surprise et de mon embarras. Il me fallut quelque temps pour pleinement maîtriser le tourbillon d'émotions contradictoires qui m'avait agité : surprise, joie, fierté, mais aussi inquiétude, voir angoisse : ferais-je l'affaire ? Après avoir longuement réfléchi, je lui fis savoir qu'il me paraissait raisonnable de choisir l'échéance la plus proche ; c'est-à-dire la succession de Jacques-Jean Clère.

Par la suite, j'appris que Georges Posener en était fort marri. Il eût préféré que je lui succédasse dans sa Direction d'Études. J'eusse pu alors bénéficier de deux années supplémentaires en Égypte, au moment où le pays s'ouvrait aux archéologues. J'eusse peu aussi participer aux fouilles de l'Oasis de Dakhla, et plus particulièrement de Balat qui allaient tant apporter aux égyptologues.

Dois-je regretter ma décision rétrospectivement ? En tout cas, elle était motivée par l'incertitude de l'avenir et fondée sur un calcul élémentaire qu'illustre le proverbe français « Un "Tiens !" vaut mieux que deux "Tu l'auras !" »

J'avais donc présenté ma candidature à la Direction d'Études "Égyptien" IV^e Section de l'EPHE. J'y fus élu sans coup férir, grâce aux

appuis du sortant, de Georges Posener et de Jean Yoyotte, qui était alors à la V^e Section de l'EPHE. Me voici donc officiellement nommé à l'automne 1976, à l'âge de trente ans, donc le plus jeune à ce poste, comme l'avait été l'illustre helléniste Louis Robert.

On l'imagine aisément : toute l'égyptologie française bruissait de cette nouvelle; elle avait suscité les réactions contradictoires auxquelles peut s'attendre qui connaît les hommes : sympathie, jalousie, curiosité, irritation. A ma première conférence, se pressaient des dizaines d'auditeurs de tout âge, et mus par diverses motivations. Entre autres, certains étaient venus avec la gourmande espérance de me voir lamentablement écrasé par un devoir d'enseignement trop lourd pour mes frêles épaules : ils se réjouissaient à l'avance d'assister à mon "crash" scientifique, comme un avion aux mains d'un pilote trop inexpérimenté. J'ose croire les avoirs déçus. Jean Leclant, dont j'avais été autrefois l'assistant à la Sorbonne s'était prudemment tenu à l'écart de l'affaire. Quand il constata que j'assumais ma charge, il décida de profiter de l'aubaine. Il avait plus de cent thèses inscrites sous sa direction et de grosses difficultés à trouver un collègue sur qui se décharger de ce fardeau. Bien évidemment, il envoya tous ses thésards chercher auprès de moi bibliographie, conseils et guidance. Par ailleurs, il était très heureux de pouvoir compter désormais sur moi pour constituer avec Paul Barguet les jurys de la ribambelle de thèses qui devaient être soutenues. C'est ainsi que je fus convié à superviser et à juger la thèse d'une jeune égyptologue encore inconnu, mais qui allait faire parler de lui : Christian Jacq !

HTL : Je ne crois pas ... Vous avez rencontré Christian Jacq en tant qu'étudiant d'égyptologie ? Et comment était-il, alors ? Il montrait déjà un certain intérêt dans l'art de l'écriture ?

PV : Quand il préparait sa thèse sous la direction officielle de Jean Leclant, et, en pratique, sous ma supervision, Christian Jacq avait comme qualité première d'être un travailleur acharné ; son régime

moyen était quasi monacal, bien qu'il fût marié : pas loin de quatorze heures par jours. Son sujet de thèse n'avait rien de très spectaculaire : les termes utilisés pour décrire les déplacements du défunt dans les textes funéraires. Avec une minutie laborieuse, il s'était acharné à répertorier et à gloser tous les verbes de mouvement dans les Textes des pyramides et dans les Textes des sarcophages. Au demeurant le travail a été publié en 1986 sous le titre *Le voyage dans l'autre monde selon l'Égypte ancienne*. C'est un ouvrage utile pour les spécialistes des textes funéraires des hautes époques, mais bien évidemment guère susceptible de mobiliser les foules ni de déchaîner les passions ! Ce n'est pas grâce à lui que Christian Jacq a réussi à être tiré à onze millions d'exemplaires. En fait, il eut la chance de bénéficier d'un heureux concours de circonstances.

Après avoir soutenu sa thèse, qui fut jugée excellente par le jury et reçut la mention "Très bien", il ne parvint pas à obtenir un poste dans l'égyptologie institutionnelle. Il végéta alors dans la zone grise autour de cette discipline en écrivant des romans situés aux temps des pharaons. Pendant quelques temps, ils ne rencontraient guère de succès. Et puis soudain, tout bascula : les ventes connurent une croissance quasi exponentielle, chaque nouvelle publication dépassant les tirages de la précédente.

Comment expliquer cet étonnant changement ? Par un phénomène sociologique : dans les années quatre-vingt, le tourisme en Égypte connut une importante mutation. De tourisme élitiste, il devint tourisme de masse. Désormais ouverte suite à la politique de l'"infatih", l'Égypte offrait aux visiteurs un exotisme situé à peine à cinq heures d'avion pour les européens, et un émerveillement assuré, dans des conditions confortables et pour un prix franchement modique, à tout le moins comparé, par exemple, aux séjours en stations d'hiver. Or, les romans égyptologisants de Christian Jacq correspondaient très exactement à la soif égyptomane que leur séjour dans la Vallée du Nil ne laissait pas de provoquer chez ces nouveaux touristes, issus des classes moyennes et le plus souvent de faible culture historique. A eux que décourageaient les publications égyptologiques trop soucieuses de

rigueur scientifique, ils leur fournissaient de bonnes doses d'un merveilleux pharaonique immédiatement accessible. Néfertiti était désormais disponible dans les kiosques de gare, à tout le moins en imagerie faute de l'être en chair et en os !

HTL : Revenons maintenant à un personnage qui a déjà été mentionné à plusieurs reprises et j'ai eu le privilège de rencontrer, Prof. Jean Yoyotte. Je l'ai rencontré quand il était directeur du Bureau de l'Égyptologie du Collège de France et je me souviens de lui avec une grande estime. Il était toujours très gentil avec moi et a facilité mes horaires de travail dans la bibliothèque ... Il était un personnage singulier ... toujours fumer ... les lunettes sur le front ... Vous avez produit de nombreux ouvrages ensemble ... Parlez-nous de Yoyotte ...

PV : Mes relations avec Jean Yoyotte remontent à plus de cinquante ans. A peine affermi dans ma vocation, je ressentis le besoin d'accéder aux travaux d'érudition, ayant très vite épuisé le suc des quelques ouvrages de vulgarisation alors disponibles. Je me présentai donc à la bibliothèque du Collège de France dont le bibliothécaire d'alors me refusa l'entrée, outré qu'un lycéen eut l'audace de frapper à la porte de ce lieu saint. J'allai voir Étienne Drioton, alors Professeur, qui, avec son extrême gentillesse me donna l'autorisation d'accès.

En ce temps là; la bibliothèque était peu fréquentée, car au début des sixties, Toutankhamon n'avait pas encore fait beaucoup de victimes. Parmi les cinq ou six lecteurs, le plus assidu était un grand homme très brun, jeune encore, au regard de braise dans de très profondes orbites. C'était Jean Yoyotte. Après nous être croisés et re croisés au pied des rayonnages pendant quelques mois, nous fîmes connaissance.

D'emblée une grande sympathie nous lia, par delà les dix-neuf ans qui nous séparaient. Il me présenta à Pierre Montet, qui, ayant appris que mes grands parents avaient des vignes dans le Beaujolais, me fit

venir chez lui goûter son propre vin qui provenait d'un vignoble très proche. Je me rappellerai toute ma vie, cette heure passée dans une cave de la rue Moulin-des-près avec l'ancien Professeur au Collège de France, Pierre Montet, et celui qui était appelé à l'être une trentaine d'années plus tard, Jean Yoyotte. A dire vrai, du vin, Jean Yoyotte n'était ni un amateur fanatique, ni un fin connaisseur. Mais il avait tant d'autres qualités qu'il semblait avoir été béni des dieux. Ce bel homme élancé, aux traits fins et réguliers avait dans sa démarche quelque chose de la grâce féline d'un danseur africain, quelque chose de Didier Drogba. Héritage de ses ancêtres ? Car il était métis, originaire d'une famille martiniquaise.

Au demeurant, son nom, très étrange et presque humoristique – en français familier “yoyotter” signifie avoir çà et là des conduites gentiment erratiques – s'explique par cette origine. Après l'abolition de l'esclavage, il fallut donner un patronyme aux anciens esclaves, qui, la plupart du temps, n'avaient que celui de leurs maîtres. Les officiers d'état-civil eurent donc à faire preuve d'imagination pour leur en attribuer un nouveau ; ils se laissèrent aller parfois à quelques fantaisies pour élargir le répertoire. Chez Jean Yoyotte, les avantages moraux le disputaient à ses atouts physiques. Son coup de crayon élégant en faisait un dessinateur doué, ce que laissait pressentir son écriture régulière et harmonieuse. Il avait une mémoire prodigieuse, une intelligence vive, une rapidité d'esprit fascinante, une perspicacité rare, une extrême acuité dans l'analyse. Toutes ses qualités, il les mobilisait au service de sa passion pour l'égyptologie, science dans laquelle son érudition et sa maîtrise de la bibliographie laissaient pantois.

Pendant son long séjour en Égypte, il avait accumulé un trésor de textes inédits, au fil de ses périples dans les campagnes ou de ses visites chez les antiquaires. Il faisait, bien sûr, l'admiration de ses collègues étrangers et suscitait la jalousie de certains de ses collègues français qui craignaient qu'un savant si doué leur fit de l'ombre.

Les dieux ne sont jamais totalement généreux : à toutes les qualités qu'ils lui avaient accordées, ils avaient perfidement ajouté un cadeau empoisonné : une extrême sensibilité. Il allait tout à la fois en béné-

ficier mais aussi en pâtir toute son existence. Car les épines de la vie, il en ressentait la piqûre plus douloureusement que la moyenne des hommes. Les contrariétés l'affectaient si profondément qu'elles pouvaient provoquer chez lui de véritables dépressions. Elles en venaient parfois à rompre la continuité de ses recherches.

Voilà pourquoi il avait tant de mal à rédiger des travaux qui dépassassent les dimensions d'un gros article. Je dois avouer que j'ai dû batailler ferme pour parvenir à ce qu'il terminât les parties qui lui revenaient dans nos ouvrages en collaboration, *Le Dictionnaire des pharaons*, et le *Bestiaire des pharaons*. Mais cette relative fragilité ne doit pas masquer l'essentiel. Son admirable talent et son immense culture égyptologique font de Jean Yoyotte l'une des plus marquantes personnalités de l'égyptologie française, et même internationale. C'est une privilège pour moi de l'avoir fréquenté pendant plus d'un demi siècle. Nous passions des après-midi entières dans les cafés parisiens à discuter d'égyptologie, à échanger nos avis sur les dernières publications, à confronter nos recherches du moment. Et puis, quand ces questions étaient épuisées, nous nous détendions en évoquant la poésie et la chanson françaises, car nous étions tous deux des "fous de la langue". C'était à qui aurait le mieux en mémoire telle chanson de Brassens, tel poème de Prévert. Les garçons de café, devant ces joutes de bardes en laissaient presque tomber leur plateau d'étonnement. Jean Yoyotte illustre un type très rare: celui qui concilie la rigueur du savant et la sensibilité d'un artiste. D'où un style parfois jugé marginal, mais en fait original dans le meilleur sens du terme. Jean Yoyotte était un anarchiste de l'égyptologie.

HTL : Mon Dieu! Maintenant, je comprends mieux l'empathie naturelle que je sentais avec M. Yoyotte ... J'intuit sa sensibilité ... Je me souviens bien de son regard, l'esquisse d'un sourire ... l'élégance des mouvements, oui ... Quel caractère ! ...

Excusez-moi, j'imagine que vous êtes déjà fatigué, mais j'ai encore deux ou trois questions. Le premier concerne à

votre activité en tant que professeur. Vous avez participé à des panneaux et des conférences dans les plus prestigieuses universités du monde entier. Dites-moi un peu de cette expérience ... De les différences entre les écoles, les enseignants et les élèves ...

PV : La science est par nature internationale, et c'est très bien ainsi. L'égyptologue doit comprendre très vite qu'il ne saurait limiter son horizon à son pays, et d'autant plus que sa discipline s'est gagnée une très large représentation institutionnelle de par le monde entier. Tables-rondes, colloques, congrès sont autant d'occasion de découvrir des chercheurs et des publics étrangers. Bien sûr, le plus enrichissant humainement et culturellement, à tout le moins pour un égyptologue qui détient un poste d'enseignement, c'est de faire des séminaires hors de son pays. Personnellement, je l'ai vraiment toujours apprécié. Je n'ai que d'excellents souvenirs de mes cours au Portugal, en Espagne, en Suisse, en Égypte, en Israël; etc. Bien sûr, selon les cas, la différence de langue peut constituer une difficulté plus ou moins grande, mais elle ne m'a jamais apparu rédhibitoire. Les universités françaises, pour des raisons politiques complexes, sont malheureusement très en retard, et c'est précisément en donnant des séminaires à l'étrangers que j'ai pu mesurer ce retard, franchement lamentable pour la cinquième puissance du monde. C'est par comparaison avec les universités américaines, et plus particulièrement l'Université Yale, qu'il m'est apparu le plus manifestement. Là-bas, tout est mis en oeuvre pour faciliter la tâche tant aux étudiants qu'aux professeurs. Un exemple suffira, car il est significatif : je pouvais le dimanche soir à minuit consulter un livre à la bibliothèque. En France, un appariteur grincheux eût clos l'accès le vendredi à 15 heures en me renvoyant d'un ton excédé au lundi suivant, au mieux en début d'après-midi. Outre les conditions matérielles, l'esprit de l'enseignement diffère dans les universités américaines. Il n'y a pas de barrière formelle entre professeurs et étudiants, mais un consensus implicite dans l'intérêt des uns et des autres. J'avais un public restreint mais attentif. Certains sont

devenus des égyptologues fully-fledged, comme Leo Depuydt, Steve Harvey, archéologue d'Abydos ; Mark Lehener, grand expert dans l'archéologie du plateau de Giza. Assistait à mes séminaires celui qui m'y avait convié, le professeur William Kelly Simpson. C'est une des plus grandes figures de l'égyptologie mondiale, éditeur de très difficiles papyrus administratifs du Moyen Empire, auteurs de nombre de travaux de premier ordre.

C'est, aussi, un représentant de l'aristocratie américaine, dans ce qu'elle a de meilleure. Fils d'un membre du parlement, époux d'une Rockefeller, il a su concilier sa passion pour l'égyptologie à sa passion pour l'art. Au-dessus du lit de la chambre d'ami où je dormais, quand il m'avait invité dans sa villa de Katonah, était suspendu un Corot. Il avait souvent prêté d'autres tableaux, en particulier des Matisse, à des expositions. Mais surtout, à l'élévation de sa position sociale, il a toujours associé l'élévation de son comportement sociable. Derrière son extrême courtoisie, derrière sa politesse distinguée, il y a, non pas de la prétention et du mépris, comme chez beaucoup, mais une véritable humanité, et plus encore, une profonde bonté. Il a fait de mon séjour à Yale l'un des meilleurs moments de ma vie d'égyptologue. Une petite anecdote pour illustrer l'évolution de nos sociétés. Quand je donnais mes séminaires, j'étais assis à une extrémité d'une grande table, et Kelly Simpson à l'autre. L'un et l'autre nous fumions furieusement la pipe, si bien que les étudiants assis, entre nous, de chaque côté étaient immergés dans un nuage de fumée odorante. C'était à la fin des années quatre-vingt-dix. Aujourd'hui, aux USA, le tabac est féroce-ment proscrit de toute forme de vie publique, et menacé même dans la vie privée ! « Times are changing » comme chantait Bob Dylan.

HTL : William Kelly Simpson m'a dit, une fois, au Congrès International d'égyptologie que j'ai organisé à la Fondation Calouste Gulbenkian en 2001, parlant de vous : « il n'y avait plus personne comme lui ... » Il avait une énorme admiration pour votre génie ...

Eh bien, nous sommes dans la dernière ligne droite, l'avant-dernière question : Quel avenir envisagez-vous pour l'égyptologie les 30 prochaines années ? L'avenir sera marqué par des avancées majeures dans quels domaines ? Dans la vieille Europe, les États-Unis ou ailleurs ?

PV : Je serai enclin à prédire, avec toutes les réserves d'usage, un avenir radieux pour l'égyptologie. L'Égypte pharaonique va continuer son expansion. J'ai appris récemment qu'il y avait un enseignement d'égyptologie en Thaïlande ! Elle va renforcer sa position de paragon de l'antiquité glorieuse dans l'imaginaire non plus seulement occidental (au sens large, USA, Japon, Australie, Amérique du Sud, Israël, etc. inclus) mais aussi mondial. Il est très significatif que les troubles politiques qui ont agité l'Égypte ces dernières années ne l'ont pas vraiment affectée. Certes, le flot des touristes s'est provisoirement tari, et avec lui l'une des sources de la fascination égyptomanaïque. Mais, paradoxalement, les découvertes archéologiques d'importance se sont multipliées (sépulture d'un pharaon de la Deuxième Période Intermédiaire à Abydos; sépulture collective dans la Vallée des Rois, etc.). Les médias n'ont guère cessé de donner un écho assourdissant aux nouvelles "pharaoniques", pourvu qu'elles fussent spectaculaires. Je pense, par exemple, à la thèse selon laquelle la mort de Toutankhamon serait due à un accident de char. Elle est très hypothétique et fragile, et ignore les vicissitudes subies par la momie après sa découverte. Et pourtant, elle a défrayé la chronique et passionné le public.

Quant à l'égyptologie vraiment scientifique, de belles perspectives lui sont largement ouvertes. Tout le territoire est criblé de missions archéologiques. D'autre part, elle est bien placée pour tirer les bénéfices d'une archéométrie aux progrès foudroyants, en particulier dans le secteur de la géo-morphologie, de la médecine et de la génétique, puisqu'elle est à même de leur fournir un abondant matériel.

Quant à son recrutement, peu de disciplines sont autant favorisées; Que de vocations d'égyptologues ! Tous ne parviendront pas à devenir des professionnels, mais ils contribueront à améliorer le peuplement qualitatif et quantitatif de ce que j'appelle la "zone grise".

Assurément, l'égyptologie se mondialise. Elle n'est plus l'apanage des nations occidentales majeures. Certes, celles-ci demeurent encore les références majeures, par leurs musées, leurs enseignements, et leurs productions scientifiques. Mais d'autres pays, jusqu'alors voués à un rôle marginal, apportent désormais des contributions d'importance. Cette mondialisation charrie avec elle sa koinè (langue véhiculaire), et c'est, bien sûr l'anglais.

Dans peu de temps, toutes les publications scientifiques de pointe se feront en anglais en égyptologie, comme c'est le cas, déjà, par exemple dans la linguistique générale, ou dans les sciences dites "dures". Je puis témoigner de cette évolution par ma propre expérience de chercheur. Désormais, dès qu'il s'agit d'un colloque international, je parle en anglais ; de même, je publie en anglais dans les ouvrages collectifs "techniques". Cela peut déplaire, mais c'est inéluctable. Encore faut-il savoir apporter des nuances. Les ouvrages de diffusion nationale demeureront dans la langue nationale. Et, paradoxalement, dans certains cas, l'utilisation de sa langue natale peut être impérative, ou à tout le moins profitable. Ainsi, bien que j'écrive désormais en anglais mes articles dévolus à la linguistique de l'égyptien, il m'arrive de recourir au français dans la traduction de certains exemples, tout simplement parce que je ne me sens guère capable faire apparaître autrement qu'à travers dans ma langue certaines nuances de sens, trop difficiles à rendre pour qui n'est pas "a native speaker of English".

HTL : Mon cher professeur ... Je pourrais continuer cette interview sans limite de temps et d'espace ... Cela arrive toujours avec des personnages fascinants comme vous ... Mais arrêtons ce dialogue pendant un certain temps ... nous en reparlerons d'ici 10 ans ... Merci pour votre patience. Et pour finir, dites-moi : Quel moment dans votre vie, pleine de récompenses, prix et récompenses, vous vous rappelez avec plus de nostalgie ?

PV : Mon souvenir le plus fort de ma carrière d'égyptologue n'est pas le plus heureux ; c'est celui de mon dernier entretien avec Jean Yoyotte. Dix ans déjà qu'il avait pris sa retraite. Notre livre sur le Bestiaire était sorti, après de longues difficultés éditoriales. Nos relations s'étaient temporairement et superficiellement refroidies, comme il arrive souvent entre les meilleurs amis. Et voici que la maladie qui le harcelait depuis longtemps lança sa grande offensive. Il résista vaillamment et connut une courte rémission. Tirant profit de ce cessez-le-feu qu'avait arraché la médecine à son bénéfice, il me fit savoir qu'il aimerait discuter avec moi un après-midi. Nous nous retrouvâmes dans un café du Quartier Latin, renouant ainsi avec notre tradition désormais cinquantenaire. Mais une tradition gravement menacée. Jean Yoyotte savait que la maladie, après un court répit, allait porter le coup de grâce. Je savais qu'il savait, et il savait que je savais qu'il savait. Comme je devais m'absenter pour une longue période, cet entretien risquait d'être le dernier. Feignant l'un et l'autre de n'en être point conscients, nous voilà derechef reprenant nos débats égyptologiques, avec la même ardeur et la même passion que naguère. J'ai encore présent à la mémoire le principal thème discuté ; au demeurant, il suscitait notre consensus. En tant qu'historiens, pensions-nous, il fallait prendre distance avec l'insidieuse idéologie pharaonique qui trompait les infrangibles frontières de l'Égypte et le contrôle de l'état sur tous les territoires qu'elles délimitaient.

En fait, les données convergeaient pour suggérer qu'étaient fréquentes, et même parfois régulières, les infiltrations de populations étrangères, particulièrement dans les marches orientales et occidentales du Delta. Je lui citais une inscription de Merneptah où la contradiction entre les proclamations idéologiques et la réalité était reconnue sous une phraséologie bien entendu arrogante. Il nota la référence sur un ticket de métro, comme il avait coutume de le faire. C'était en quelque sorte, célébrer un rituel pour la dernière fois. Par ce geste, il entendait me signifier son estime, car il était bien conscient qu'il n'aurait plus jamais l'occasion de traiter le sujet. De plus, étant donné son immense érudition, il connaissait probablement le passage

de l'inscription ; en fait, il avait fait semblant d'en découvrir l'intérêt par gentillesse. Nous nous quittâmes redevenus les meilleurs amis du monde, comme toujours unis par notre passion commune pour l'égyptologie, mais aussi, bien conscients, l'un et l'autre, que nous l'avions célébrée pour la dernière fois. Tout cela passa dans l'ultime regard que nous échangeâmes, les mots étaient superflus.

Quinze jours plus tard, il s'en fut.

